Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 37 (1899)

Heft: 33

Artikel: Lè z'aragnès âo plliafond

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-197699

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Partout, dans les rues, allaient et venaient de radieux visages, desquels un rayon de soleil avait, pour un instant, écarté toute tristesse. La grande cité semblait avoir pris un air nouveau et le moindre petit rien, entrevu à travers ce souffle tiède et embaumé de la nature qui s'éveille, suffisait à rattacher à la vie l'âme la plus désolée. De tous les côtés, les fleurs s'épanouissaient, et, comme elles, le cœur de Fernand Dubois s'ouvrait au véritable

C'était l'heure à laquelle la journée est terminée pour les modestes travailleurs. Fernand Dubois quittait son atelier de menuiserie de la rue de Rennes et regagnait son logis de la rue de Varene, s'isolant au milieu du grand brouhaha des passants et des cris des camelots mêlés aux disputes provoquées par les encombrements de voitures. Il ne s'était pas laissé entraîner, ce soir-là, par ses camarades, à la partie de «zansibar» qui précédait régulièrement leur retour au logis.

Non, le «zanzibar» n'avait plus d'attrait pour lui, pas plus que ses compagnons avec lesquels il avait commis de si grosses farces; la moindre station chez un marchand de vin lui était devenue odieuse; il n'aimait décidément plus que la solitude. Et il y avait de cela tout près de deux mois. Ses amis l'avaient bien remarqué, avaient voulu s'inquiéter de sa mine qui perdait de jour en jour de sa fraicheur, à mesure que les fleurs étaient plus fraîches, que les pelouses des squares devenaient plus vertes; mais il demeurait fermé à toute question, gardant, pour lui seul, les causes de son changement.

pour lui seul, les causes de son changement.

Ce soir-là, les yeux fixés vers l'infini, Fernand Dubois marchait d'un pas hâtif, flévreux; ses lèvres, par moments, murmuraient des lambeaux de phrases; et soudain, comme prenant une grande résolution, il s'égris.

solution, il s'écria:

— Ah! tant pis, je ne puis plus vivre ainsi!... Il faut qu'elle sache que je l'aime... que je... que...
Oui, oui, il le faut!

Mais la vue d'une petite échoppe de fleuriste, avec encore quelques bouquets piqués sur de la mousse, ramena un sourire à ses lèvres. Il s'arrêta. Et la fleuriste se fit aussitôt avenante pour offrir sa marchandise.

marchandise.

Fernand aurait eu envie de prendre tout ce qui restait à l'étalage; mais, pas bien riche, il mit un assez long moment à choisir le moins abîmé de ces bouquets, que l'aride soleil de la journée avait quelpeu desséchés, — le bouquet qui parlerait pour lui.

— Ils sont tous pareils, allez, mon beau garçon! prononçait la fleuriste, rendue narquoise par son

Enfin, il en prit un, le paya sans marchander, et continua son chemin, plus tranquille maintenant, ayant même bientôt un petit air de malice...

Fernand avait si rapidement grimpé ses deux étages que, lorsqu'il referma la porte de sa modeste chambrette, ii se sentit comme attaché au sol, anéanti par la précipitation des battements de son œur; mais, assez vite, il se dégagea de cette subite torpeur et se dirigea vers sa croisée ouverte, qui donnait sur une cour étroite! puis, il leva la tête vers une fenêtre située en face de la sienne, à l'étage supérieur,— une jolie fenêtre encadrée de capucines et de volubilis.

Il regarda prudemment, et ayant constaté qu'on ne pouvait le voir, — car, seule, une chaise et une table chargées de vêtements féminins indiquait que l'on devait travailler à cette place, — il effleura le bouquet de timides baisers, puis le lança de telle manière qu'il alla tomber adroitement sur l'ouvrage de sa voisine.

Après quoi, il se dissimula derrière un rideau.

Deux minutes à peine s'écoulèrent, et Fernand vit apparaître le délicieux minois parisien d'une petite ouvrière aux yeux veloutés, au front mangé par des cheveux d'un roux fauve.

Elle aussi, instinctivement, dirigea son regard vers la croisée de son voisin, mais le baissa aussitôt, modestement, sur son travail, qui consistait à soutacher et à broder; alors, sculement, elle apperçut la jolie petite tache fraîche du bouquet de roses qui mettait comme un sourire sur la monotonie de sa besogne.

Un cri de surprise, aussitôt suivi d'une légère révolte de pudeur, s'échappa de ses lèvres; mais un si doux parfum émanait de ses fleurs qu'elle se pencha et les respira.

— Mais je fais mal! se dit-elle... quand elle s'en fut bien embaumée; oui, très mal!...

Et elle rejeta le bouquet sur la table.

Elle devinait bien le coupable de ce méfait; mais pour sa conscience, elle ne voulait pas se l'avouer encore à elle même; et, honteuse de sa faiblesse, elle essaya de prendre une mine courroucée... et fer na violemment sa fenêtre.

Non sans angoisse, Fernand avait observé cette mimique, et il était maintenant tout satisfait de son audace: « elle » n'avait point tout de suite repoussé ses fleurs!

Il pouvait donc espérer!

Aussi, le lendemain, il recommença; mais il ne tarda pas à être puni de tant de hardiesse, — car la fenêtre de la petite passementière demeura close durant plusieurs jours.

Ce fut un désespoir pour le jeune amoureux. Il voulait à tout prix se rapprocher de celle qu'il adorait, et ce n'était décidément pas chose facile. Il savait que la jeune ouvrière, Adèle Berger, était un modèle de sagesse, une sagesse d'autant plus farouche que sa voisine n'avait plus ni père ni mère, ni aucun parent pour la protéger.

— Cependant, je ne puis rester indéfiniment un

 Cependant, je ne puis rester indéfiniment un amoureux platonique! songeait Fernand; il faudra bien qu'elle m'entende un jour!

bien qu'elle m'entende un jour! Et il prit le parti de lui écrire une déclaration, une très brûlante déclaration.

Elle n'y répondit pas.

Il en écrivit une seconde, une troisième..

Et Adèle Berger commença de se sentir attendrie, daigna répondre à ses saluts, à ses sourires, mais d'une façon muette; elle n'entendait pas se reconnattre vaincue si vite que cela!

naître vaincue si vite que cela! Malheureusement, la nature passionnée de Fernand, jointe à l'égoïsme ordinaire de l'homme, surtout dans ses plus fortes affections, ne lui permettait pas de rester dans une si muette, une si contemplative adoration, et il risqua un grand coup: la proposition d'un projet de promenade — un dimanche — où ils pourraient, enfin, parler de leur avenir, échanger leurs sentiments...

échanger leurs sentiments...

Car c'était absurde de s'aimer ainsi, sans se connaître autrement que par les yeux et par des chiffons de papier!

Mais c'était trop demander, tout de suite, à Adèle Berger. Elle savait qu'il faut avoir peur de l'amour; et, quoique fort touchée, au fond, par tant d'ardeur, elle redevint soudain sévère pour son adorateur. Et cette fois, ce ne fut plus durant quelques jours qu'il ne la vit plus, mais bien durant deux interminables semaines que sa fenêtre demeura close.

Désespéré, désemparé, ne sachant plus qu'inventer pour reconquérir la confiance de sa chère voisine, Fernand se laissa alors reprendre par ses anciens camarades. Ceux-ci le «blaguèrent», et, lui ayant arraché le secret de son chagrin, lui firent un noir tableau de la vie conjugale, le ramenèrent au cabaret, d'où plus d'une fois il sortit tout ébranlé par l'alcool. Et il arriva que la gentille ouvrière le rencontra ainsi, en rentrant chez elle.

Oh! comme elle s'applaudit alors de sa fermeté! Il était indigne d'être aimé; il n'était pas celui sur qui elle baserait son existence!...

Mais, pourtant, elle le plaignait avec beaucoup de mélancolie.

— Quel dommage, se disait-elle... Uu si beau garçon! si travailleur! si bien capable de faire un gentil mari!... Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi se perdil ainsi?

Et à partir de ce moment, ne craignant plus rien, sûre de son cœur, elle se remit très tranquillement à sa fenêtre pour travailler comme autrefois...

(La fin samedi.)

Lè z'aragnès âo plliafond.

On n'a pas ti la mima cabosse dein stu mondo! Y'ein a dài tot malins que sont dài fins retors et dài malins greliets; y'ein a dài simplliets que ne sariont pas trobllià dè l'édhie, ni pi ein trovà ào lé; dài pésans à quoui l'est prào ézi dè férè eincrairè que lè laivrès font dài z'ào, coumeint y'ein a prào assebin que sont dài fottus bitès et crayo que l'est dè cllia sorta que y'ein a lo mé.

« Heureux sont les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent» dit la Bibllia. Don clliào que sont dinse ont dza lào passeport tot fé po lo Paradis.

Sédès-vo coumeint Rodiet dit à sè valets quand cllião z'iquie font oquiè dè travai, âobin que l'on fé 'na foutaise: «Eh! tsancre dè demi-tot fous que vo z'îtès!» Et no z'autro, quand no dévezeint dè cauquon qu'est on poù bobet, on l'âi baillè totès sortes dè noms assebin; on dit que l'est on mifou, on timbrâ, on tatipotse, on tadié, on tabornio, on bedan, on benet, on pignoufle, on nioque-nioque, on cretin, on tabreluque.

Et y'ein a onco on moué d'autro, kà on dit assebin dài dzeins dè cllia sorta que véyont lè sindzo, que l'ont 'na rua dè trâo à lào relodzo, que battont la breloque, qu'on pào lào férè eincrairè que lè pétublliès sont dài falots; on lè z'einvouyè preindrè on beliet po Cery et on dit onco que l'ont dài z'aragnès pè lo plliafond.

Pétrouille, noutron vilho conseiller de perrotse, n'est ni on tâdié, ni on tabornio, mâ l'est on coo que n'a pas lè mimo z'idées et que ne fà jamé coumeint lè z'autro et, dâi iadzo, l'ài preind dâi lubies que font recaffà bin dâi dzeins.

Coumeint l'est abounà à clliào gazettes qu'espliquont coumeint faut soigni l'espacette, terrà lè truffès, provagni et surfatà lè vegnès d'après lè novallès moùdès, Pétrouille soignè son bin coumeint diont clliào papai, assebin; sè favioulès sont pas plliantaiès coumeint clliào ài z'autro, vouagnè sè tsamps tard, lè z'eimbumeinte avoué 'na mistion que fà veni dào défrou et que méclliè permi lo fémé, rebiollè quand lè z'autro ont dza ti fé et, po surfatà, manigance cein autrameint assebin.

Coumeint vo peinsa, lè dzeins, que font adé lào z'ovradzo à la vilha moùda, diont quand lo véyont férè: « Pétrouille est fou! » et dein lo veladzo passè bo et bin po on tot vretabllio tabornio, avoué lè brelairès que l'a. Mà ne foudrai tot parâi pas allà lo l'ài derè, kà vo sarià bin refé!

Onna demeindze matin que passave derrai tsi Tocan, lo valet à stusse doutave avoué 'na granta pertse le tailes d'aragnes que y'avai pe la grandze et paret que y'ein avai on moué.

— Eh! te possibllio! dese Pétrouille, n'astou pas vergogne dè laissi veni atant d'aragnès què cein pè ta grandze, te dévrâi cein férè totès lè senannès; n'est pas tsi mé que lè laissèré veni dinse.

— Pou! l'âi repond Tocan, ne gravont pas; d'ailleu vô mi avâi dâi z'aragnès pè sa grandze que d'ein avâi âo plliafond, coumeint vo!

Truites au bleu, sauce fleur de muscade. — Faites cuire à l'eau salée et acidulée une truite vidée, lavée, mais non écaillée, posez-la sur une serviette, garnissez-la avec des pommes de terre et servez à part une sauce composée de la manière suivante: Faites fondre dans une casserole un morceau de beurre, ajoutez une cuillerée de farine, mélangez bien et délayez avec la quantité nécessaire de cuisson de poisson, pour obtenir une sauce passablement serrée; ajoutez un peu de fleur de muscade et faites bouillir quelques minutes. Passez la sauce et finissez-la avec un filet de Maggi et un jus de citron.

Voulez-vous gagner 50 pour 100? Prenez une pièce de 1 franc, mettez-la dans l'eau forte, laissez-l'y quelque temps et vous aurez bientôt un franc dissous (dix sous).

L. Monnet.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

Fournitures de bureaux.

Faire-part.

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Factures. — Circulaires.

Cartes d'adresse et de visite.

Lausanne. - Imprimerie Guilloud-Howard.